

Aimé Césaire et Paul Chamberland: le pays sous le regard de la subversion

(Aimé Césaire y Paul Chamberland: el país bajo la mirada de la subversión)
(Aimé Césaire and Paul Chamberland: The Native Land Under the Sight of Subversion)

Dahouda Kanaté

Université de Laval. Adr. pers.: 3930 Masson, appt.29, Montréal, Québec, Canada H1X 1T4.
Tel: (514) 7286268. Fax: (514) 9874036. Courriel: dkanate@yahoo.com

BIBLID [1132-3310 (2000) 9; 121-137]

Résumé

Le pays natal est une figure majeure des poésies antillaise et québécoise. En le considérant comme un enjeu essentiel qui rapproche Césaire et Chamberland, cet article se propose de montrer que cette figure cristallise la volonté de subversion des deux poètes dans la perspective d'une conquête altéritaire qui les mène à réévaluer l'image de leurs sociétés respectives suivant un nouveau rapport d'identité.

Mots-clés: Socio-poétique. Identité. Subversion. Antilles. Québec.

Resumen

El país es un tema mayor de la poesía antillana y quebequense. Considerado como una práctica esencial que une a Césaire y a Chamberland, este artículo se propone demostrar que dicho tema cristaliza la voluntad de subversión de los dos poetas. Con la perspectiva de asunción de la alteridad, se cuestionan la imagen de sus respectivas sociedades, desde una nueva identidad.

Palabras clave: Socio-poética. Identidad. Subversión. Antillas. Quebec.

Abstract

The native land is a prominent theme in West-Indian and Quebecer poetry. Both the poetry of Césaire (Martinican) and Chamberland (Quebecer) give this theme prime importance in their work. This article proposes to show that in their works, both writers use the native land as a resort of subversion to express a new vision of their societies through their search for self identity.

Keywords: Sociopoetics. Identity. Subversion. The Antilles. Quebec.

J'accomplis ce que Césaire appelle "un retour au pays natal".

Paul Chamberland

Les critiques des littératures francophones s'accordent généralement pour reconnaître que dans la mémoire des littératures antillaise et québécoise, la figure du pays natal constitue une métaphore centrale. Aux Antilles comme au Québec, cette figure sert de source d'inspiration aux poètes alors travaillés par le sentiment d'une domination coloniale et le désir d'une reconquête identitaire. Les oeuvres d'Aimé Césaire (Martinique) et celles de Paul Chamberland (Québec) s'inscrivent significativement dans cette dynamique de la poésie du pays. En considérant le pays natal comme un enjeu essentiel qui rapproche ces deux poètes, cet article vise à montrer que le recours au pays se conçoit chez ces derniers dans une autorelation, déterminée par une redéfinition nécessaire de soi qui permet d'ouvrir une voie de passage vers l'autre pays, le pays authentique.

On verra, en effet, que pour Césaire tout comme pour Chamberland, écrire le pays revient tout d'abord à subvertir une image intérieure de soi-même afin de parvenir, par ce fait, à s'acheminer à la rencontre du vrai pays, celui que les deux poètes éprouvent comme la mesure réelle de leur identité. Ce processus de mutation et de relation est défini selon une double référence.

La quête du pays authentique par les poètes se fait en référence à un pays autre, celui qui est logé en eux comme symbole d'un exil qu'il s'agit de rompre à tout prix, dans la proposition d'une autre figure de soi qui nourrit une autre figure du pays. On montrera que cette métamorphose est déterminée par la volonté d'une subversion du regard individuel et collectif posé sur le destin du pays natal.

À cette fin, notre réflexion s'articulera à trois niveaux circonscrits autour de quatre oeuvres dans lesquelles nous puiserons nos exemples. Pour Césaire, il

s'agit du *Cahier d'un retour au pays natal*. Pour Chamberland, il s'agit de *Terre Québec*, de *L'afficheur hurle* et de *L'inavouable*. Le choix de ce corpus repose sur le fait que la trilogie du poète québécois nous a semblé présenter des points d'analogie et d'affinité avec l'oeuvre matricielle de Césaire. Pour dégager ces points de concordance dans la perspective de notre problématique, l'examen de ces oeuvres sera ordonné selon une approche idéologique permettant de tracer des parallélismes entre la poésie des deux auteurs à l'étude.

1. De la subversion comme processus de mutation intérieure

Aux Antilles comme au Québec, la poésie de Césaire et celle de Chamberland s'épanouissent sur les bases d'une utopie: transformer la société. Lilyan Kesteloot peut ainsi affirmer à propos de Césaire que sa *poésie s'était investie totalement dans ce vouloir passionné et têtu de changer l'homme noir* (Kesteloot, 1992: 7).

C'est la même volonté de changement qui anime l'oeuvre de Chamberland marquée par l'esprit de la revue *Parti pris*, dont l'une des préoccupations était justement de dire la société pour la transformer. Écoutons à ce sujet, André Brochu, l'un des premiers collaborateurs de la revue, donnant ici une idée des motivations qui animaient l'équipe de la rédaction: *La parole, pour nous, a une fonction démystificatrice, elle nous servira à créer une vérité qui atteigne et transforme à la fois la réalité de notre société* (Brochu, 1963: 2).

Mais la réalisation de ce projet révolutionnaire nécessite au préalable une redéfinition de l'identité des sujets écrivains qui rêvent de changement social. L'acquisition d'une nouvelle conscience de soi devient ainsi une condition indispensable à l'émergence d'une nouvelle conscience sociale. Cette condition est liée au fait qu'en même temps qu'ils se présentent comme la conscience subjective de leur société, les deux poètes semblent

paradoxalement se situer au-delà de l'aliénation de la condition natale.

Ils ne se sentent pas encore concernés par la situation de domination coloniale: *la condition privilégiée de poète* semble les placer au-dessus de *la condition humiliée de tous*, pour reprendre la distinction de Gaston Miron (Miron, 1993: 194). Mais ce privilège n'est qu'illusion, puisque la condition de poète ne les empêche pas, eux aussi, d'éprouver les frustrations ressenties par leur peuple face *aux limitations et aux empêchements à vivre* dans ce contexte de domination historique.

La prise de conscience de cette réalité objective conduit les deux poètes à se percevoir d'abord comme *subjectivités aliénées*, à cerner ensuite cette situation pour mieux la dépasser. Ce dépassement se réalise par le biais d'une subversion que Césaire et Chamberland inaugurent sous le signe d'un processus de dépouillement visant à délier en eux les chaînes de l'aliénation intérieure.

Chez Césaire, notamment dans le *Cahier*, cette exigence de libération commence par une attitude de reniement qui conduit le poète martiniquais à se départir des valeurs qu'il tenait jusqu'ici en haute estime: *par-dessus bord mes richesses pérégrines / par-dessus bord mes faussetés authentiques* (Césaire, 1983: 44).

Le poète jette à la mer ses biens précieux parce que ceux-ci sont sources d'un bonheur dont le caractère illusoire recouvre ce que l'écrivain porte en lui de superficiel. Si la dynamique de rejet traduit, au négatif, une attitude de reniement, elle témoigne, au positif, d'une quête de sincérité, dont le poète achève de nous convaincre à travers cette autocritique: *Je refuse de me donner mes boursouflures comme / d'authentiques gloires. / Et je ris de mes anciennes imaginations puériles* (Id.: 38). L'autocritique culmine dans une autodérision à travers laquelle le poète semble remettre radicalement en cause le passé de ses inspirations artistiques, littéraires, voire idéologiques, parce que celles-ci sont

marquées au coin de l'immaturation et de l'inauthentique.

Cette prise de position, qui conduit le poète martiniquais à se défaire des liens le rattachant à un ordre réproché des choses, des images et des mots, est une attitude qui fait d'abord songer au *bel artiste québécois* de Chamberland qui raille ici une certaine pratique de la poésie: *hier mes grimaces pour anthologies / et les streap-teases de journal intime* (Chamberland, 1964: 57). La nécessité d'en découdre avec cette rhétorique du passé est déjà présente dans le recueil *Terre Québec*, où elle se concrétise par un processus de dénuement, qui passe par la subversion d'une certaine image du poème: *j'ai cassé le miroir du poème et fracturé l'image mur...* (Id.: 35).

L'acte de violence paraît ici motivé par le fait que le sujet parlant ne se reconnaît pas dans les images reflétées par le miroir du poème, il s'y découvre comme un parfait étranger. La prise de conscience de cette étrangeté nourrit la volonté de briser cette image surfaite de lui-même, image qui serait, en définitive, la métaphore *d'une personnalité empruntée*.

À l'issue de cette opération, l'objectif de Chamberland rejoint celui de Césaire: se débarrasser entièrement de tous les artifices qui faussent son rapport au réel afin de retrouver *la pure présence à soi*, dans la plénitude du monde qui induit nécessairement celle de la poésie. Chez l'un et chez l'autre, la remise en cause de l'ordre imaginaire ressortit à une carence logée au plus profond d'eux-mêmes. Cette carence est l'expression d'une dissonance à laquelle permet d'échapper la subversion portée contre soi, c'est-à-dire contre les mensonges qui dissimulent ce qu'on renferme en soi de faux ou de factice.

La subversion intérieure se donne ainsi comme moyen permettant aux deux poètes de s'arracher à un système d'aliénation intérieure, afin de parvenir, par ce fait, à rendre compte de leurs façons particulières d'imaginer et de symboliser les réalités de leur pays. Une fois cette étape franchie, les poètes peuvent désormais descendre dans les sombres profondeurs de leur univers

natal. Le processus de désaliénation les avait confrontés à la quête de leur propre vérité. Maintenant, il s'agit de cerner la totalité de cette vérité en s'approfondissant dans "le mal vivre" du pays natal, cet autre pays qui est situé à l'envers du maquillage idéologique.

2. Recours à l'autre pays et quête de l'authenticité

Le chemin de la repossesion de soi passe dorénavant par la reconnaissance de soi dans la pauvreté et les faiblesses de l'espace natal. C'est ainsi que chez Césaire, l'alternative du retour nous ramène immanquablement vers les souffrances du pays d'origine:

Partir... J'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien / et je dirais à ce pays [...]:
Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont
point de bouche, ma voix la liberté de celles qui
s'affaissent au cachot du désespoir. (Césaire, 1983: 22)

Dans la perspective de ce retour, le poète martiniquais se veut le porte-voix et le souffre-douleur de son peuple. Cette volonté se radicalise dans un processus d'identification, où l'écrivain assume la misère et les maladies grignotant la *vie clopinante* de la *rue Paille* et de ses environs, où il accepte entièrement les faiblesses de la foule et des mornes, comme pour se reconnaître dans les maux de ses frères de race, dans les silences et les peurs, dans les perversions et les corruptions de *ces quelques milliers de mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse d'une île...* (Id.: 24).

Ce processus d'identification de l'écrivain martiniquais s'effectue par un mouvement de retour qui nous fait penser à la remontée de Chamberland vers les détresses de sa terre natale: *je retourne au cœur noir de ma terre...* (Chamberland, 1964: 40). Un espace qu'il choisit d'assumer avec détermination: *et plus rien ne me sauvera désormais contre l'âpre tourment des hommes de ma terre* (Id.: 35).

Le choix du poète québécois se concrétise dans l'écriture d'une aventure qui nous entraîne dans un univers misérabiliste peuplé de sujets sociaux aux prises avec une vie rance, c'est-à-dire une existence souillée par la pauvreté, la maladie, l'exploitation et la souffrance. Loin de se détourner de cette réalité natale, Chamberland l'étreint au contraire dans un acte d'amour, par la médiation symbolique du pays:

mon pays ton visage d'intoxiqué de malade de nègre...
je t'aime comme un maigre péché
comme une seule vie qu'elle soit minable importe peu. (Id.: 14)

Pour fournir d'autres preuves tangibles de cet amour, le poète accepte de se reconnaître dans les déboires et les défauts de ce peuple qu'il accusait autrefois de dormir *au caveau de la honte*; il s'avise aussi de la nécessité de marcher avec lui dans la *distance du silence et de la peur*. Son amour alimente ainsi son désir de se tenir plus près de la terre natale, de se reconnaître en ses gens abrutis qu'il tenait naguère à bonne distance: *et cherchez à reconnaître mon visage / à travers la foule de mes compatriotes décervelés je suis / pareils à tous ceux-là* (Chamberland, 1967: 108).

Comme la poésie de Césaire, l'œuvre du poète québécois s'élabore dans un processus d'identification à travers lequel la condition natale est appréhendée sous toutes ses coutures négatives. Au-delà des différences réelles liées aux contextes socio-historique et économique où germent leurs productions littéraires, les deux poètes éprouvent le destin de leur espace d'origine dans un état de détresse à la fois spécifique et relatif. En se penchant lucidement sur la part sombre de la condition natale pour la porter, en toute humilité, Césaire et Chamberland s'assument dans la plénitude de leur identité, dans la nudité de leur vérité.

Le processus d'identification et de prise en charge devient ainsi moyen d'authentification de soi. Chez Chamberland, par exemple, l'exigence de

l'authenticité constitue le ferment même de ce projet d'écriture qu'il définit dans son fameux *Dire ce que je suis* (Chamberland, 1983: 171). Ce projet d'écriture recouvre deux sens complémentaires. Le premier sens renvoie le poète vers la condition québécoise et l'oblige à *écrire au ras du pays réel*; ce pays qu'il perçoit dans un état déplorable, en raison notamment de sa laideur et de sa pauvreté. Le second sens ramène vers un autre mouvement inséparable du premier, celui par lequel le poète se reconnaît dans cette laideur et cette pauvreté, qu'il décide librement de porter, pour les avoir identifiées comme réalités existentielles définissant aussi sa condition d'homme québécois.

Cette dynamique de l'écriture n'échappe pas à Marcel Belanger qui, dans un article consacré à la poésie de Chamberland, reconnaît en effet que *la prise de conscience individuelle se prolonge en une volonté de prise en charge de la collectivité québécoise d'alors [...]. Il n'est plus question, poursuit-il, d'entreprendre une quête poétique sans tenir compte de la réalité dans laquelle se manifeste insidieusement l'aliénation d'une collectivité* (Belanger, 1979: 96).

C'est un projet d'écriture qui s'inscrit dans la quête d'une authenticité. Cela paraît évident face à cet autre projet: dire ce que je ne suis pas. Ce qui reviendrait à poser un regard faux sur le pays et sur soi, c'est-à-dire à dissimuler la pauvreté de sa condition et de son identité. Mais prendre le parti de dire ce que je suis, c'est choisir de descendre dans *le mal vivre québécois*, c'est opter pour une aventure dans les ténèbres, avec le désir bien compris qu'au bout de cette aventure luira l'espoir d'une fine clarté. Car, comme le soulignait en d'autres circonstances Pierre Vadeboncoeur, *rejoindre les ténèbres peut être un acte de vérité* (Vadeboncoeur, 1963: 186). C'est une régression positive qui mène aussi à une nouvelle conscience de soi basée sur les conditions objectives du pays natal.

Dès lors, on n'est guère surpris de voir le poète Chamberland régresser

dans les fanges boueuses de la condition québécoise, par la biais de son double métaphorique *-homme de boue, je marche à la hauteur commune* (Chamberland, 1964: 35)-, pour revendiquer et magnifier ses composantes négatives, y compris les plus avilissantes: *j'assume ma gloire honteuse* (Chamberland, 1967: 113). Il est aisément facile d'établir un parallélisme entre cette revendication hautaine et l'attitude du poète Césaire valorisant ce qui lui faisait autrefois horreur: *par une bienfaisante révolution intérieure, j'honore mes laideurs repoussantes* (Césaire, 1983: 37).

C'est le même Césaire qui promène humblement son regard de vérité dans la boue de cette ville *-Ramper dans les boues. S'arc-bouter dans le gras de la boue. Porter* (Id.: 53). Une ville qu'il proclame à sa mesure, jusque dans la teneur vibratoire de son sang: *je tremble maintenant du commun tremblement que notre sang chante dans le madrépore* (Id.: 44).

En acceptant de descendre dans la malédiction antillaise, pour l'éprouver dans sa chair et dans son âme, Césaire choisit de vivre son pays comme le lieu expérimental de sa subjectivité: pour s'épanouir, les racines de sa vérité ont besoin de s'enfoncer dans les matières impures de la réalité sociale. À l'origine de cette exigence vitale se trouve également la quête d'une authenticité, ainsi que le confirment Kesteloot et Kotchy par les propos suivants: [...] *pour Césaire, l'authenticité consistait à se reconnaître d'abord Martiniquais, à assumer le destin sans grandeur de son peuple, à trembler avec lui du "commun tremblement"* (Kesteloot et Kochy, 1973: 24).

Ce mouvement de reconnaissance constitue une étape indispensable à la réalisation personnelle et collective de l'écrivain antillais. Sur ce sujet, Jean-Paul Sartre apporte également un éclairage tout à fait opportun, par son analyse de la *négritude* dans *Orphée Noir* (Sartre, 1948). La *négritude* qu'il considère en effet comme une phase de prise de conscience et d'acceptation de soi, phase transitoire, mais nécessaire pour dépasser l'aliénation et assurer la renaissance.

La démarche de Chamberland, qui s'inscrit, au demeurant, dans la prise de conscience d'une *québécoïté*, c'est-à-dire d'un besoin d'affirmation individuelle et collective propre au Québec, n'échappe pas à la logique de ces différentes phases qui conduisent, en définitive, à une reprise de possession de soi. Chez le poète québécois tout comme chez l'écrivain martiniquais, la descente aux enfers qui accompagne cette repossesion de soi équivaut à une descente intérieure au cours de laquelle les deux poètes s'appliquent à défaire les liens qui les séparent d'eux-mêmes.

Chamberland a compris que pour que ce retour au pays natal soit la condition d'une renaissance réelle, il était nécessaire de parcourir à rebours les détresses objectives de la situation natale: régresser dans la pauvreté du pays pour authentifier sa nouvelle conscience de vérité, cela revenait à s'approfondir à la manière de l'arbre qui s'enracine dans l'humus de la terre afin de s'élever à sa propre et lumineuse mesure.

Par ce mouvement de régression dans le giron de la terre natale qui est, en définitive, un mouvement de progression vers l'épanouissement de soi, Chamberland rencontre Césaire sur le chemin du retour vers le pays natal, ainsi que le confirme ce parallélisme établi par l'écrivain québécois: *J'accomplis ce que Césaire appelle un "retour au pays natal". C'est alors que s'inaugure une étrange mais vitale conjugaison: celle qui enferme le je et le nous en un seul mouvement* (Chamberland, 1983: 178).

En somme, chez l'un et chez l'autre, le retour au pays natal répond à la volonté d'objectivation d'une conscience subjective, celle du poète, soucieuse de se garantir un sentiment de complétude dans le giron de la condition natale. Ce souci est fondé sur un principe de solidarité qui fait songer à la vision dynamique d'Albert Memmi sur l'homme colonisé: *Dorénavant, il a découvert le principe moteur de son action, qui ordonne et valorise tout le reste: il s'agit d'affirmer son peuple et de s'affirmer solidaire avec lui* (Memmi, 1985: 149).

C'est dans ce mouvement de retour au pays réel que les deux poètes authentifient le mouvement de retour vers soi à travers lequel ils passent d'un sentiment de disjonction à la conscience d'une unité dans les replis rugueux de la condition sociale.

Cette quête de l'authenticité dérive sur l'exigence d'une subversion du regard social sur le pays; subversion que les deux poètes vont traduire par le renversement d'une vision idéologique de la réalité. Par cette inversion, ils libèrent une autre image de leur société respective tout en proposant une autre figure du pays située au-delà des apparences.

3. Inversion du regard: le pays au-delà des apparences

Dans un livre au titre très évocateur, *Sémiologie des apparences*, où il examine, entre autres, le rapport de la littérature de la Caraïbe francophone au folklore, Maximilien Laroche avance une proposition qui est déterminante pour notre problématique, car elle permet d'ouvrir la voie à d'utiles réflexions sur la question du regard en rapport avec celle de la contre-vision du pays. L'essayiste écrit:

En naissant immergé dans un langage, nous sommes entraînés à ne pas voir avec nos yeux mais à regarder avec d'autres yeux. L'expérience poétique consiste précisément à apprendre à regarder avec nos propres yeux, à faire dialoguer les regards de nos différents langages. (Laroche, 1994: 10)

En ce sens, *apprendre à regarder* nous oblige à désapprendre, à nous défaire d'une habitude de lecture, bref, à changer la perspective de notre regard pour adopter une nouvelle vision des choses conforme à notre perception du réel. Apprendre à regarder c'est donc apprendre à naître à une nouvelle conscience du monde, puisque la nouveauté du regard nous confronte à des réalités autres.

L'émergence de la littérature de la négritude antillaise a, selon Laroche,

partie liée avec ce besoin de renouveler le regard, puisque la pratique scripturaire de ces écrivains de la Caraïbe francophone était animée par le souci *de rejeter la représentation stéréotypée* du monde antillais *pour mieux retrouver la vraie réalité* des Antilles.

L'œuvre de Césaire, qui occupe une place de choix dans le champ de la littérature antillaise, n'échappe évidemment pas à cette logique. La grave indignation du poète devant ce spectacle qu'il juge inconvenant suffit à nous en convaincre, si nécessaire:

on voit encore des madras aux reins des femmes des
anneaux à leurs oreilles des sourires à leurs bouches
des enfants à leurs mamelles et j'en passe:
ASSEZ DE CE SCANDALE! (Césaire, 1983: 32)

La réaction de l'écrivain martiniquais équivaut à la dénonciation d'une vision considérée comme choquante, parce que ne collant pas à la réalité de la situation antillaise; une vision qui masque le vrai visage du pays natal derrière des images foncièrement exotiques. Il n'est pas dans notre intention de revenir sur les composantes essentielles de cet imaginaire exotique qui fut nourri par la littérature antillaise traditionnelle d'inspiration occidentale. Si nous l'évoquons ici, c'est pour montrer, par la suite, que la dénonciation qu'en fait Césaire s'inscrit dans une intention subversive qui anime également la vision critique que Chamberland présente de la société québécoise.

En effet, alors que l'écrivain martiniquais conteste la réalité de la *vieille vie menteusement souriante* (Id.: 8) de la communauté antillaise, le poète québécois désavoue une certaine image de la société québécoise en vitupérant ainsi le mensonge de la vie: *l'ordre l'abondance la quiétude mensonges mensonges* (Chamberland, 1964: 17).

Ce qui nous paraît intéressant dans cette remise en question d'une vision convenue du pays natal, c'est surtout le fait qu'elle soit ordonnée dans le sens

d'une critique de dévoilement qui vise à mettre au jour l'envers caché des réalités visibles de l'univers natal.

Pour Césaire, il s'agit de briser la sémiologie des apparences afin de découvrir les laideurs dissimulées par les beautés d'apparat à travers lesquelles la poésie exotique a idéalisé l'image des Antilles. Pour Chamberland, il est question de ne pas être dupe de l'extériorité brillante que le confort et la richesse confèrent à la figure de la *Terre Québec*. Car cette extériorité est fondée sur le prestige d'une apparence jetant le voile sur les poches de pauvreté et de souffrance.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de dévoiler la mauvaise conscience de la société que l'idéologie dominante camoufle derrière un tableau social fondé sur le paraître, et qui cache les dures réalités caractérisant la condition natale. C'est dans cette perspective de dévoilement que Césaire, après avoir exprimé son aversion pour l'illusion exotique *-je lis bien à mon poulx que l'exotisme n'est pas / provende pour moi* (Césaire, 1983: 34)-, entraîne son lecteur dans un voyage au fond de la misère antillaise.

Au cours de ce voyage, il représente le pays antillais comme un corps social malade, affecté par la faim, la pauvreté, la souffrance, et vivant sur *des eschatologies ordurières* cernées par des eaux putrides et fétides: une vision infernale qui, selon Maryse Condé, se veut *la dénonciation implacable et le refus de l'exotisme* (Condé, 1978: 31).

Dans cette entreprise de démystification, Chamberland n'est pas en reste. Pour sa part, le poète québécois tente en effet de montrer, qu'au-delà des images convenues d'une *Terre Québec* baignant dans l'opulence, existe un pays réel où de riches possédants côtoient dans l'indifférence des déshérités, des minorités pauvres mendiant *au rez-de-chaussée* de la vie, une frange souffrante de la population qui existe *au-ras-de-terre*.

La vision misérabiliste des œuvres de Chamberland, qui nous fait

promener dans les profondeurs des tavernes et des taudis, ou nous fait balader dans la vie rance des gens de Montréal Est ou des paumés de la ruelle Saint Christophe ainsi que dans les déboires du prolétariat québécois, s'inscrit sans nul doute dans cette perspective de dévoilement: découvrir la laideur et la pauvreté d'une condition sociale, la vérité, qui contraste avec le portrait brillant et sans fard, le mensonge, présenté par le pouvoir social dominant, pour des raisons d'ordre idéologique.

Mais si chez Césaire, la vision anti-exotique du pays antillais est exprimée dans une sombre description d'ensemble qui présente la misère, la pauvreté et la souffrance comme caractéristiques d'une condition sociale générale, il n'en va pas de même chez Chamberland. Ici, l'envers du décor social est présenté à travers une vision critique qui permet au poète québécois d'exprimer par-ci, par-là, au moyen de touches successives et avec une relative gravité, les laideurs, la pauvreté et les *gloires honteuses* qui minent en sourdine certaines composantes humaines de la société québécoise.

Au-delà de ces différences, les deux écrivains se rejoignent dans la dénonciation d'une représentation conventionnelle de leur univers natal, dénonciation à travers laquelle ils présentent une contre-vision de leur société respective: une autre image. C'est dans le jeu de cette opposition qu'ils affirment aussi la dimension subversive de leurs poésies.

À ce stade de nos réflexions, ce qui nous paraît significatif et surtout fondamental dans cette démarche oppositionnelle, c'est qu'elle impose un décentrement du regard, elle invite à un renversement de perspective à partir duquel il s'agit désormais de réévaluer l'image du pays natal. Déplacer le regard du lecteur, éduquer ce regard et le porter hors de l'atteinte du pouvoir représentationnel des signes, des images et des sens convenus, voilà l'opération subversive à laquelle a essentiellement partie liée la contre-vision à l'œuvre dans la poésie de Césaire et dans celle de Chamberland.

À travers cette expérience poétique, il s'agit d'aider le lecteur à échapper au regard mystificateur ou séduisant du pouvoir dominant, à la vision caricaturale ou tronquée de la réalité qu'il impose pour masquer les contradictions internes inhérentes à la société. Il s'agit, en définitive, de lui permettre de rechercher sa vérité du monde, au-delà de la sémiologie des apparences, afin de pouvoir cerner l'identité réelle des êtres, des phénomènes et des choses, à partir de son propre horizon optique.

Cette métamorphose du regard est primordiale. D'une part, parce qu'elle suppose une tension vers la conquête d'une intégrité, celle de la vision; vision dont la repossesion ne peut que réfracter la sincérité du rapport que le lecteur, voire le sujet écrivain, entretient avec lui-même et avec le monde. D'autre part, parce que ce changement d'optique s'effectue corrélativement à un changement de mentalité nécessaire à l'entreprise de libération et de transformation individuelle et sociale, qui détermine la subversion de la vision dominante et idéologique du monde. Car, comme le fait remarquer Dominique Guérin, *Il faut voir autrement entraîne il faut agir autrement* (Guérin, 1974: 15).

Suivant leur inspiration personnelle, Césaire et Chamberland auront réussi à traduire, à suggérer cette vérité poétique: *s'imaginer autre pour se libérer*. C'est par l'acquisition de cette volonté d'affirmation de soi qu'il est possible d'entrevoir une nouvelle vision des rapports avec soi dans *la difficile conquête de l'altérité*, que ces poètes font nécessairement passer par une mutation du regard sur le pays en tant que sujet de discours. Le pays est actualisé comme expression de cette nécessité parce qu'il constitue justement un enjeu social dont la réévaluation n'est pas sans conséquence dans la définition de l'identité sociale, qui se négocie toujours par rapport à un double positif ou négatif: l'Autre, en tant que sujet ou objet de discours. Cet autre qui imposera toujours au poète la résolution d'une équation identitaire chaque fois qu'il nourrira la

quête d'une plénitude à la fois individuelle et collective contre un sentiment d'étrangeté ou d'aliénation.

Références bibliographiques

- BELANGER, Marcel (1979) "Paul Chamberland: de l'anarchie à l'utopie", *Estuaire*, 13, pp. 95-100.
- BROCHU, André et al. (1963) "Présentation", *Parti pris*, I (1), pp. 2-4.
- CÉSAIRE, Aimé (1983) *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris-Dakar, Présence africaine, (1ère éd. 1939)
- CHAMBERLAND, Paul (1964) *Terre Québec*, Montréal, Déom.
- CHAMBERLAND, Paul (1964) *L'afficheur hurle*, Montréal, Parti pris.
- CHAMBERLAND, Paul (1967) *L'inavouable*, Montréal.
- CHAMBERLAND, Paul (1983) "Dire ce que je suis", *Un parti pris anthropologique*, Montréal, Parti pris.
- CONDÉ, Maryse (1978) *Analyse critique. Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Hatier.
- GUÉRIN, Dominique (1974) *La politique de l'imaginaire*, Paris, La Haye, Mouton.
- KESTELOOT, Lilyan et KOCTHY, Barthélemy (1973) *Aimé Césaire, l'homme et l'oeuvre*, Paris, Présence africaine.
- KESTELOOT, Lilyan (1992) "Politique, poétique et quête mystique dans la poésie d'Aimé Césaire", *L'esprit créateur*, XXXII (1), pp. 7-15.
- LAROCHE, Maximilien (1994) *Sémiologie des apparences*, Sainte-Foy, GRELCA.
- MEMMI, Albert (1985) *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard.
- MIRON, Gaston (1993) "Un long chemin", dans *L'homme rapaillé*, Montréal, Éditions Typo.

SARTRE, Jean-Paul (1948) “Orphée noir”, préface à l’œuvre de Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, Presses universitaires de France.

VADEBONCOEUR, Pierre (1963), *La ligne du risque*, Montréal, Les Éditions HMH.